QUESTIONS ET DISCUSSIONS

I

UNE STYLISTIQUE EST-ELLE POSSIBLE?

M. Cesare Bione vient de publier, sous le titre : *Stilistica e metrica latine. Questioni di principio e di metodo* (Bologna, Coop. tipogr. Azzoguidi, 1936, 94 pages, 10 lires), une sorte de petit manifeste qui vaut d'être discuté.

L'explication de ce livre me paraît fournie par une « Note personnelle » qui se trouve reléguée à la presque dernière page. J'avais dit dans un compte-rendu d'un ouvrage de l'auteur, dont je signalais par ailleurs les mérites, qu'il « se contentait cependant d'une stylistique assez périmée » (*Revue des Études latines*, t. XIV, 1936, p. 220) ; M. Bione me répond en démontrant sur 56 pages que, si sa conception de la stylistique est insuffisante, c'est qu'il n'y a pas de stylistique possible.

La démonstration est présentée à propos de mon *Traité de stylistique appliquée au latin*. Elle aurait pu — et dû — l'être en même temps à propos des travaux de Bally, Löfstedt, Lindholm, Hofmann, avec qui je crois bien comprendre que M. Bione me solidarise. Mais je suis de tous le plus vulnérable, parce que j'ai entrepris de systématiser la stylistique en prenant le latin pour base, et aussi parce que, Français, j'ai apporté dans cette étude « les méthodes un peu terre à terre de cette nation, de son positivisme et de son sociologisme » (p. 18).

Il y a bien de l'ingéniosité dans les observations de M. Bione ; il y a aussi beaucoup de métaphysique — je veux dire de discussions *in abstracto* ; il y a enfin un peu d'anarchie — disons, pour ne pas peiner le totalitaire M. Bione, de négativisme.

Ingéniosité dans l'analyse qu'il fait de la « parole », réalité mouvante, insaisissable, qui ne se laisse pas enfermer dans les cadres et les rubriques, qu'il faut observer dans les manifestations individuelles (cf. en particulier p. 35 et suiv.) ; ingéniosité dans la critique des données que fournit une langue littéraire, et en particulier une langue morte ; ingéniosité dans le jugement prononcé sur les stylistiques du type normatif,

faites pour une langue donnée et au nom d'une esthétique de préceptes.

Métaphysique en même temps, ou, si l'on veut, casuistique *in abstracto*, quand, par exemple, l'auteur se demande si pour moi la langue préexiste au style ou le style à la langue. Je suis bien loin de me poser pareille question, pas plus que, physicien, je ne me demanderais si la couleur est antérieure à la lumière, ou la lumière à la couleur.

Négativisme? Il est partout : il n'y a pas de possibilité de construire une stylistique cohérente (p. 20), ni même une théorie du style (p. 42) ; il n'y a pas de distinction à établir entre le matériel de la langue et l'usage qu'on en fait (p. 27) ; il n'est pas possible de constituer une science distincte de la grammaire de la langue commune (p. 46). Que dis-je? y a-t-il une grammaire du latin? Elle n'existe pas comme quelque chose de déterminé (p. 38). Et même, à vrai dire, le latin a-t-il une existence? « Dans l'abstrait seulement ; ce qui existe, ce sont des professeurs de latin » (p. 38). J'entends bien ce qui se cache de vérité, trop souvent méconnue, dans ces affirmations négatives, et je dispense M. Bione, dans une réponse éventuelle, de me le rappeler. Mais ce qui me paraît fâcheux pour un maître et pour un savant, c'est cette disposition de principe à nier, qui se manifeste par exemple avec éclat dans cette formule destructrice de toute science (p. 36) : « Il est vain de grouper systématiquement (les faits particuliers) pour construire des généralisations oiseuses. »

Après cela, il n'y a plus qu'à fermer le livre, et aussi à poser la plume — à moins que l'instinct du savant ne se révolte en dessous et ne jette à travers les ruines accumulées des fondements de constructions nouvelles. N'est-ce pas un essai de construction — plutôt de restauration, hélas ! — que cette idée de M. Bione de faire « de la stylistique, séparée de la grammaire, une théorie de l'*ornatus* »? C'est une direction dans laquelle je ne suivrai pas l'auteur, et c'est précisément à ce sujet que je lui reprochais dans le compte-rendu signalé ci-dessus d'accepter une stylistique « périmée », conçue selon le type de la rhétorique quintilianisante.

Mais il y a mieux dans les réflexions que nous présente M. Bione. Après avoir nié l'existence d'une « langue commune » qui puisse servir de base à l'étude des déviations occasionnelles, il reconnaît qu'on peut cependant concevoir la langue commune « *comme une somme d'expressions courantes dans un certain temps, répandues dans une société déterminée ou à travers des couches sociales différentes* » (p. 21). Bien ! Je n'en veux pas davantage pour construire une théorie de l'usage et du choix, qui est à la base du style ; à condition qu'on m'accorde, comme le fait lui-même M. Bione, « de distinguer dans la langue des degrés, des formes, des groupements d'expressions répondant aux *exigences des groupes sociaux particuliers ou des objets particuliers de l'expression linguistique* » (p. 33) ; surtout si, comme M. Bione encore semble bien près de l'accorder, on

considère « la stylistique comme la grammaire en tant qu'elle *sort de l'abstraction* pour donner *le sens vivant de la langue* » et le style « comme *l'acte de la parole* » ; si enfin, comme dit toujours M. Bione (p. 41-42), « la stylistique met en évidence les faits (de langue) en rapport avec *les motifs qui en déterminent l'emploi ou les effets qui en résultent* » (p. 41-42). Il est étonnant, à vrai dire, de voir comment M. Bione, dans ses conclusions, rejoint les idées directrices que j'ai formulées au début de ma *Stylistique* (Introduction, p. XI) : « Quand on a reconnu et catalogué *tous les éléments et procédés constitutifs d'une langue donnée à une époque donnée*, on n'a fait qu'une *grammaire des possibilités* ; on n'a pas défini une *langue réelle*. Ce qui est *réalité*, c'est *la langue employée par tel usager dans telle circonstance*, c'est la langue qui a pris forme en entrant dans le moule de *la parole*, la langue soumise au *choix de l'usager*. La langue apparaît ainsi comme *un total*, le style comme le résultat d'*un choix*. »

J'ai mis en italique les expressions par lesquelles se marque entre M. Bione et moi un accord auquel il ne souscrira peut-être pas en principe, mais que je crois réel, sauf cette différence — il faut bien dire qu'elle est essentielle — que, ayant constaté les difficultés d'une science du style, il conseille de ne pas l'entreprendre, et que, prenant conscience des mêmes obstacles, j'ai cru devoir les affronter.

J. MAROUZEAU.

II

A PROPOS DES INSTRUCTIONS MINISTÉRIELLES

Les Instructions *ministérielles relatives aux programmes de 1938 ont paru au* Journal officiel *du 9 octobre.*

Le latin y occupe deux grandes pages, qui contiennent d'excellentes choses. Affirmation de principes incontestés ou incontestables : il faut traiter le latin comme « un puissant instrument d'éducation intellectuelle » ; « la grammaire n'est pas une fin en soi » ; « la mémoire ne suffit pas ; tout doit prendre dans l'étude grammaticale la forme d'un exercice » ; « la leçon de grammaire ne sera pas la récitation d'une page de manuel ; elle sera thème ou version » ; « les formes sont inséparables de leur emploi et la morphologie de la syntaxe » ; « la méthode inductive est le mode essentiel de l'enseignement grammatical ; on va des faits à la loi, des exemples à la règle » ; en ce qui concerne l'apprentissage du sens, « on retient moins bien les mots isolés que groupés autour d'un objet ; le sens ne réside pas dans le mot, mais dans la proposition, qui doit être en conséquence l'unité de traduction » : les